

ÉRASME ET LE DÉBAT RELIGIEUX

Si le nom d'Érasme est très connu, son œuvre, elle, l'est relativement peu et, à part l'*Éloge de la Folie*, elle est ignorée du plus grand nombre. Et pourtant Érasme est un homme et un écrivain qui a eu, au tournant du XVI^e siècle, une importance considérable. Il a été, dans l'Europe occidentale un des hommes les plus respectés ; il a été mêlé à tous les débats, en particulier bien sûr les débats religieux, qui ont eu lieu en ces premières décennies du XVI^e siècle. C'est la position de cet homme tout à fait singulier, à un moment décisif de l'histoire de l'Europe occidentale que nous voudrions retracer ici.

I L'ÉLABORATION DE LA PENSÉE ÉRASMIENNE

Érasme avait déjà une cinquantaine d'années au moment de la Réforme, au moment où Luther s'est fait connaître. Sa pensée était déjà fermement constituée, et c'est en fonction de la conception qui était la sienne du christianisme et de l'Église qu'il va réagir. Voilà pourquoi il est nécessaire de retracer rapidement les grandes étapes de la vie d'Érasme pour comprendre son attitude pendant les années qui verront éclater l'unité du christianisme d'Occident.

Rotterdam, les premières étapes de la formation

Érasme est né à Rotterdam. Enfant illégitime, fils d'un homme qui deviendra prêtre, il est cependant élevé par ses parents jusqu'à leur mort de la peste en 1484¹. Il reçoit sa première formation dans des collèges religieux selon la scolastique traditionnelle. La première étape importante est sans doute son passage au Collège de Deventer chez les Frères de la Vie Commune.

Il n'est pas inutile de donner ici quelques précisions, tant il est vrai que l'enseignement des Frères de la Vie Commune comporte des éléments que nous retrouverons au centre des positions érasmiennes. Cette institution a été créée au XIV^e siècle par Gérard Groot, en réaction

(1) Érasme est un prénom, il n'a pas de nom. On le verra se désigner lui-même sous le nom de Désiré (parfois traduit Didier) Érasme, mais Désiré n'est jamais qu'une approximative traduction latine du mot grec *erasmos*. Il signe le plus souvent Désiré Érasme de Rotterdam. La date de sa naissance, elle-même, est incertaine, peut-être 1466, plus probablement 1469.

contre les ordres monastiques traditionnels. Gérard Groot est un laïc, pourvu de bénéfices. Mais, en 1374, il résilie ses bénéfices et se « convertit », disons qu'il décide d'adopter des positions plus conformes à son idéal de la vie chrétienne, et il fonde les Frères de la Vie Commune, société pieuse de laïcs, non liés par des vœux, mais qui vivent en communauté et se consacrent à la diffusion des livres de piété et à l'éducation des enfants. C'est de ces Frères de la Vie Commune que naîtra un courant très important du Christianisme de la fin du Moyen Age, la *devotio moderna*, qui prône la suprématie de la vie intérieure sur les formes extérieures, piété centrée sur l'union au Christ et à son humanité, antiintellectualiste également au sens où elle est antiscolastique. En naîtra un livre, *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui sera, après la Bible, le livre le plus lu et le plus publié en Europe au XVI^e et au XVII^e siècle. Même si Érasme ne cite jamais *l'Imitation*, même s'il ne fait pas explicitement référence à la *devotio moderna*, il est important de souligner qu'il a été élevé dans ce milieu. On retrouvera tous ces thèmes dans l'œuvre d'Érasme.

En 1586, Érasme rentre au couvent de Steyn, il est ordonné prêtre en 1592. Là, il approfondit sa connaissance du latin grâce à la collection de manuscrits que possède le couvent. Il se passionne en particulier pour les poètes latins, Virgile, mais aussi les Élégiques¹. Très rapidement Érasme quitte son couvent, et devient secrétaire de l'évêque de Cambrai, Henri de Berghes. Ce moment est important : Érasme quitte son couvent et n'y reviendra plus, et surtout Henri de Berghes est membre du Conseil de Régence de Philippe le Beau ; par son intermédiaire, il entre en contact avec la cour de Bourgogne.

Érasme commence à s'affirmer comme un des meilleurs connaisseurs des Lettres anciennes, et tout de suite on le voit mettre l'accent sur ce qui restera toujours pour lui l'essentiel, la connaissance des langues :

Beaucoup d'hommes sont capables de juger correctement sans avoir étudié la logique. Sans la connaissance du langage, personne ne peut comprendre ce qu'il entend ou ce qu'il dit².

La connaissance des langues, c'est sans doute celle de toute langue, mais singulièrement pour Érasme, qui n'en pratiquera jamais véritablement aucune autre, celle du latin, la langue de l'Antiquité romaine, la langue des Pères, la langue de l'Église, c'est-à-dire la langue par laquelle

(1) Les premières œuvres d'Érasme sont des poèmes latins, poèmes sacrés certes, Érasme est un prêtre, mais il est curieux de voir célébrer la Vierge Marie avec des accents empruntés à Tibulle.

(2) Préface à *De la dignité* du pouvoir impérial, de Jacques Anthoniz, vicaire général de l'évêque de Cambrai. Le texte est repris dans l'édition de la Correspondance, n° 173, Bruxelles, University Press, 1974. Les autres extraits de la correspondance d'Érasme auxquels nous ferons référence seront empruntés à cette édition

nous est parvenu l'héritage de l'Antiquité, la langue du christianisme originel (du moins le christianisme d'Occident), la langue de l'unité de l'Église.

Paris, l'approfondissement de l'humanisme

En 1595, il est libéré de ses obligations pour aller à Paris parfaire ses connaissances en théologie, et il commence l'étude du grec. Dès les premiers textes d'Érasme, publiés à cette époque, nous voyons apparaître des positions claires, presque une méthode : opposer la philosophie antique à ce qu'elle est devenue dans la tradition médiévale, opposer les Pères de l'Église aux théologiens scolastiques, articuler enfin la théologie et la grammaire :

La théologie elle-même, reine de toutes les sciences, n'estimera pas indigne d'elle, je pense, que la grammaire, sa suivante, porte la main sur elle, tout en lui témoignant le respect qui lui est dû. La grammaire est d'un rang inférieur à plusieurs autres sciences, mais aucune n'apporte une aide plus indispensable. Elle s'occupe de choses fort petites, mais sans lesquelles personne ne peut devenir grand. Elle agite des bagatelles, mais qui entraînent des conséquences sérieuses. Prétendre que la théologie est trop grande pour se plier aux lois de la grammaire et que tout le travail de l'inspiration dépend de l'inspiration du Saint-Esprit, c'est vraiment donner aux théologiens une dignité tout nouvelle. À eux seuls, il serait permis de parler une langue barbare¹.

La conclusion est fort claire : pour être un bon théologien, il faut être un bon connaisseur des langues anciennes.

Londres, les premières œuvres

Étudiant pauvre, Érasme donne à Paris des leçons. Sa réputation lui vaudra un préceptorat en Angleterre, et à partir de 1599, il passe un certain nombre d'années sur l'île, séjour interrompu par de nombreux voyages sur le continent, mais cette période anglaise est décisive. Il y rencontre des gens avec qui il gardera toujours d'étroites relations : John Colet, qui deviendra chanoine de Saint-Paul, grand humaniste, Thomas More, à qui sera dédié l'*Éloge de la Folie*, et même le futur Henri VIII qui gardera pour Érasme un attachement très profond (on lui proposera même le préceptorat du jeune prince, qu'il refusera). Par l'intermédiaire de Colet, Érasme est mis en contact avec le néoplatonisme florentin, avec les grands dialogues, le *Banquet* en particulier, même s'il conservera toujours une attitude assez réservée envers le ficinisme et son aspect mystique qui ne lui convient guère.

(1) *Annotations sur le Nouveau Testament de Laurent Valla*, Introduction (1505). Par grammaire il faut bien entendu entendre la connaissance savante des langues.

Les premières années du XVI^e siècle sont des années de grande production : en 1500, il publie la première édition des *Adages*, recueil de proverbes, de formules toutes faites, héritées de la tradition antique, dont le sens s'était souvent obscurci, dont on avait oublié l'origine, et dont Érasme retrace l'histoire et recense les différentes interprétations. Ces *Adages* seront souvent republiés, et sans cesse augmentés ; la première édition en comporte huit cents, les dernières plusieurs milliers. En 1501, il donne une édition du *De Officiis*, de Cicéron, c'est la tâche première des humanistes, remettre dans le circuit vivant de la lecture, grâce à l'imprimerie bien sûr, les grands textes de l'Antiquité.

En 1504, il publie un livre important, l'*Enchiridion Militis Christiani*¹. On voit s'y fixer sa pensée, s'y dire ce à quoi il restera attaché jusqu'à la fin de sa vie : il faut vivre chrétiennement dans le monde, il n'y a pas de précellence de la vie monastique, et pour être moine, on n'en est pas nécessairement meilleur chrétien. L'attaque essentielle porte contre ce qu'Érasme appelle, après Saint Paul, les « observances judaïques », c'est-à-dire un ritualisme, un formalisme excessif au détriment de la religion intérieure. Par contre Érasme insiste bien sur le fait que, si ces « observances » sont critiquables, il faut cependant les respecter, car c'est une forme de pratique qui peut convenir aux humbles :

Je ne réprovoque pas le culte extérieur, mais Dieu n'est satisfait que par la religion intérieure.

Enfin le vrai chrétien est celui qui sait joindre le savoir et la prière. Mais il ajoute ceci, lui qui peut être considéré comme le plus grand des savants, au sens humaniste du terme : « Mais mieux vaut moins savoir et aimer davantage. »

Rome

Dernière étape importante enfin, le voyage en Italie. Érasme a déjà une quarantaine d'années lorsqu'il y accompagne les enfants de Boerio, le médecin d'Henri VII. À Turin, il est reçu docteur en Théologie. À Venise, il travaille avec le grand imprimeur Alde Manuce, à qui il confie une nouvelle édition des *Adages*. Il assiste aussi aux campagnes de Jules II, et ce pape guerrier le choque profondément. En Italie, il perfectionne également sa connaissance du grec.

C'est sur le chemin du retour qu'il écrit, pour passer le temps, dit-il, l'*Éloge de la folie*. Dans cette dénonciation de la folie du monde, de la

(1) Le titre est diversement traduit : l'*enchiridion*, c'est ce qu'on tient à la main (*cheir*), c'est-à-dire soit le poignard, soit tout simplement le « manuel », et on traduira soit « Le poignard du soldat chrétien » (ce qui prête à confusion, Halkin rapporte à la fin de son livre, *Érasme parmi nous*, que B. Russell fait grief à Érasme d'avoir écrit un livre « militariste », « qui donnait des conseils aux soldats illettrés » !), soit, d'un terme un peu anachronique, « Manuel du militant chrétien ».

folie des institutions, de la perversion du Christianisme, retenons, pour ce qui nous intéresse ici, la dénonciation des théologiens :

Maintenant les théologiens ; il vaudrait peut-être mieux les passer sous silence [...], car c'est une race extraordinairement sourcilieuse et irritable ; ils risquent de m'attaquer avec des milliers de conclusions disposées en escadrons et de m'obliger à la palinodie : en cas de refus, ils crieraient illico à l'hérésie. Car sur-le-champ ils terrorisent avec cette foudre ceux qu'ils n'aiment guère. Bien que personne d'autre ne soit moins disposé à reconnaître mes bienfaits, eux aussi me sont redevables à des titres qui ne sont point médiocres¹ : rendus heureux par leur propre philautie, comme s'ils habitaient le septième ciel, ils regardent de haut et presque avec pitié tous les autres mortels, ces animaux qui se traînent sur le sol ; protégés par toute une armée de définitions magistrales, de conclusions, de corollaires, de propositions explicites et implicites, ils disposent de tant d'échappatoires que même les filets de Vulcain ne sauraient les enserrer de manière si étroite qu'ils ne s'évadent par des distinctions plus propres à trancher sans effort tous les nœuds qu'une hache de Ténédos ; ils regorgent de *tant de mots récemment inventés*² et de vocables monstrueux ; ils expliquent à leur guise les mystères sacrés : comment le monde a été créé et organisé, par quels canaux la souillure du péché est passée à la postérité, par quels moyens, avec quelle taille, en quel court laps de temps le Christ a été achevé dans le ventre de la Vierge ; comment dans l'Eucharistie les accidents subsistent sans la substance. Mais tout cela est banal. Voici les sujets qu'ils jugent dignes de grands théologiens vraiment illuminés, et qui les réveillent quand ils les rencontrent : y a-t-il un instant dans la génération divine ? Y a-t-il plusieurs filiations dans le Christ ? La proposition « Dieu le Père déteste son fils » a-t-elle un sens ? Dieu aurait-il pu prendre pour suppôt une femme, un diable, un âne, une citrouille, un caillou ? Alors comment la citrouille aurait-elle prêché ? fait des miracles ? été fixée à la croix ? Et qu'est-ce que Pierre aurait consacré s'il avait consacré pendant que le Christ était suspendu à la croix ? et aurait-on pu dire au même moment que le Christ était homme ? et est-ce qu'après la résurrection il sera permis de manger ou de boire pour prévenir la faim ou la soif ?

Il y a d'innombrables pointes d'épingles encore plus fines sur notions, relations, instances, formalités, quiddités, eccéités qu'aucun œil ne saurait percevoir, à moins d'être assez Lyncée³ pour discerner à travers les plus profondes ténèbres *même ce qui n'existe nulle part* [...]

Dans toutes [les écoles de théologie] il y a tant de savoir, tant de subtilité qu'à mon sens *les Apôtres eux-mêmes auraient besoin d'un nouvel Esprit si on les obligeait à engager la lutte contre ces théologiens d'un genre inédit* [...] Les Apôtres consacraient pieusement l'Eucharistie, certes, et pourtant si on les avait interrogés sur le terminus a quo et le terminus ad quem, sur la transsubstantiation, sur la manière dont un corps est en même temps en divers lieux, sur la différence entre le corps du Christ au Ciel, sur la Croix, et

(1) C'est la Folie qui parle.

(2) Je souligne, comme par la suite, quelques formulations qui me semblent essentielles.

(3) Un des Argonautes, qui voyait à travers les murs.

dans le sacrement de l'Eucharistie, sur l'instant où se produit la transsubstantiation, puisque les paroles qui la produisent, étant une quantité discontinue, s'écoulent, ils n'auraient pas répondu, je crois, avec une pénétration égale à celle des Scotistes quand ils dissertent et définissent sur ce sujet. Eux ils connaissaient la mère de Jésus, mais lequel d'entre eux a montré comment elle fut préservée de la souillure d'Adam aussi philosophiquement que nos théologiens¹ ? Pierre a reçu les clefs et il les a reçues de quelqu'un qui ne les confierait pas à un indigne, mais a-t-il compris, je l'ignore, en tout cas nulle part il n'a touché l'idée, qu'on peut avoir la clef de la science sans avoir la science ? Ils baptisaient partout et pourtant nulle part ils n'ont enseigné quelle est la cause formelle du baptême, sa cause matérielle, efficiente, finale et ils n'ont fait nulle mention de son caractère délébile ou indélébile. Ils adoraient certes, mais en esprit, ne s'attachant qu'au précepte de l'Évangile « Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. »

[...]

Désormais ni le baptême ni l'Évangile ni Paul ou Pierre ni Saint Jérôme ou Augustin ni même Thomas le très aristotélicien ne font un chrétien s'il n'a de surcroît le vote des bacheliers ; si grande est leur finesse de jugement ! Qui aurait pensé en effet qu'on n'est pas chrétien si l'on déclare également congrues ces deux propositions : « Pot de chambre, tu pues » et « le pot de chambre pue », ou « les marmites ont bouilli » et « marmites de bouillir », si ces savants ne l'avaient démontré² ?

Enfin, en 1516, Érasme publie une nouvelle traduction latine du Nouveau Testament, à partir des textes grecs, chez Jean Froben, le grand imprimeur de Bâle, une des villes où Érasme vivra désormais.

Un an plus tard, en 1517, Luther affiche les thèses de Wittenberg.

II ÉRASME DEVANT LA RÉFORME

Au moment où Luther se fait connaître, les œuvres d'Érasme, ses éditions des textes anciens, sa traduction du Nouveau Testament lui assurent la plus grande autorité. Il est admiré des humanistes et de tous ceux qui sont attachés à l'esprit nouveau, détesté de beaucoup d'autres, des tenants de la théologie traditionnelle en particulier ; mais il faut dire aussi que son nom reste ignoré du plus grand nombre.

À la crise qui se développe dans l'Église, il réagit en fonction de son tempérament, mais surtout en restant fidèle aux positions qui sont les siennes et dont nous avons tenté de dégager l'essentiel.

(1) La question de l'Immaculée Conception de Marie était alors un sujet de débats entre théologiens. Érasme en refusait l'idée. Rappelons que le dogme n'en fut proclamé qu'en 1854 (et non en 1870, comme l'indique Chomarat dans son édition).

(2) *Éloge de la Folie*, chap. LIII, trad. J. Chomarat, Le Livre de Poche, pp. 181, sq.

Accepter le débat, préserver l'unité

On peut prendre un premier exemple, un peu en marge du conflit le plus important, mais qui permet de bien décrire l'attitude d'Érasme. En 1519, son arbitrage est sollicité pour tenter de régler les divisions qui persistent en Bohême un siècle après la mort de Jean Hus. Voici ce qu'il répond :

Dans ce domaine la deuxième secte¹, à mon avis, pèche davantage en rejetant haineusement le jugement et la coutume de l'Église Romaine que parce qu'elle estime pieux de recevoir l'Eucharistie sous les deux espèces. Plût au ciel que cet Eugène² ait préféré s'appliquer à la concorde publique plutôt que de s'abandonner à ses sentiments personnels, du moins si ce que me rapporte ta lettre est vrai. Toutefois, si les gens de Bohême m'avaient demandé conseil, j'aurais été d'avis que, même si leur opinion sur ce point était probable, ils devaient préférer l'obéissance à la lutte, d'autant plus que la majeure partie de l'univers chrétien défend cette coutume. Pourtant, pour dire franchement ce que je pense, je me demande avec étonnement pourquoi il a paru bon de changer ce qu'avait institué le Christ, puisque les motifs qu'on allègue ne semblent guère importants.

et plus loin,

Le fait qu'ils élisent leurs prêtres et leurs évêques ne s'écarte pas de la pratique des anciens. C'est ainsi que furent élus saint Nicolas et saint Ambroise, mais la formule de l'élection canonique n'avait pas été encore publiée ; ainsi autrefois les rois étaient désignés par le peuple. Ensuite de fréquents tumultes populaires firent dépendre le choix de la décision de quelques hommes. D'ailleurs qu'on élise des gens ignorants et dépourvus de culture serait assez tolérable, si la piété de leur vie compensait leur défaut d'instruction. À présent le malheur du peuple est double, s'ils ne sont moins impies qu'ignorants.

Enfin qu'ils s'appellent entre eux frères et sœurs, je ne vois pas pourquoi il faudrait le leur reprocher. Plût au ciel que la même appellation de charité mutuelle persistât chez tous les chrétiens, et que leur conduite ne démentît pas leurs paroles ! Qu'ils attribuent moins d'autorité aux docteurs qu'aux textes sacrés, c'est-à-dire qu'ils s'en réfèrent plus à Dieu qu'aux hommes, ils ont raison ; mais rejeter leur autorité partout et toujours est aussi injuste que de toujours l'accueillir. Bien qu'il ne soit pas contraire à la vérité que le Christ et les Apôtres ont consacré le pain et le vin dans leurs vêtements de tous les jours, il est néanmoins impie de mépriser ce qui a été établi dans la suite par les Pères de l'Église en vertu d'une décision salutaire. Il existe des cérémonies et qui donnent du prestige aux mystères divins auprès du peuple. Et, pour ne rien évoquer d'autre, pourquoi est-il besoin de s'écarter, en cette matière, de ce qu'on peut observer sans embarras ? À moins que le Pontife romain ne leur permette d'user de leurs rites propres en souvenir

(1) Les Utraquistes qui veulent la communion sous les deux espèces.

(2) Le pape Eugène IV, qui tenta pourtant lors du Concile de Bâle en 1434 de trouver un compromis avec les Hussites.

de temps anciens, comme il a laissé aux Grecs et aux Milanais leurs rites fort différents des nôtres. Si la prière dominicale leur plaît tant, elle fait aussi partie de notre sacrifice de la Messe. Comme il est stupide de ne rien associer à ce sacrifice, hormis une seule prière, de même on agit mal en y mêlant n'importe quelles puérités.

[...]

Il sera facile de permettre quelque rite, pourtant j'approuverais davantage que tous les chrétiens, en tout lieu, se servent des mêmes rites et des mêmes prières. Leur variété est à présent sans mesure, tandis que chacun les invente selon son désir, l'un ajoutant aux trouvailles de l'autre. Au contraire, beaucoup de gens seraient, je crois, amenés à l'Église romaine, à laquelle maintenant tous se rallient comme à leur tête, si on ne définissait pas en général n'importe quoi dans la volonté de l'appliquer à un objet de foi ; il faut le faire seulement pour ce qui est exprimé avec évidence dans les textes sacrés ou sans quoi le principe de notre salut n'existe pas. Peu de choses suffisent pour cela, et ce peu est admis plus rapidement par la masse. Maintenant d'un seul article de foi on en fait six cents dont certains sont tels qu'indépendamment du péril que court la piété, on peut les ignorer ou les discuter.

Et enfin ceci qui est peut-être l'essentiel :

Comme la controverse naît plus d'écrits prolixes, ainsi la défiance naît de définitions trop nombreuses. N'ayons pas honte de répondre à certaines questions : Dieu sait comment cela s'est produit, il me suffit de croire que cela s'est produit¹.

Un tel texte est très caractéristique de la position d'Érasme. Il souhaite une attitude tolérante sur les points qu'il considère comme mineurs : la question de la communion sous les deux espèces par exemple, ou celle des rites. La manière dont il justifie sa réponse et ce permanent passage du pour au contre sont très caractéristiques : pourquoi refuser d'autoriser ce qui ne porte pas à conséquence ? D'un autre côté, il regrette tout ce qui peut rompre l'uniformité des rites et des usages, même s'il reconnaît qu'il a toujours existé une certaine diversité. De plus ce que préconisent les réformateurs est conforme aux usages de l'Église primitive et aux textes évangéliques. Cet examen qui se veut raisonné et mesuré ne peut conduire qu'à une solution d'apaisement des conflits, mais on comprend aussi que les adversaires d'Érasme aient pu y voir de l'irrésolution, un refus de prendre parti qui lui vaudra l'hostilité des deux camps. Mais cette apparente indécision doit se comprendre à la lumière de ce qui est pour Érasme l'essentiel : l'unité du monde chrétien et la concorde dans l'Église. Et non seulement les querelles dogmatiques sont un ferment de discorde, mais elles portent sur des

(1) Lettre à Jean Slechta, Allen 1039.

points qui n'importent ni pour la piété ni pour le salut. Le texte de l'*Éloge de la Folie* que nous avons cité plus haut ne disait pas autre chose.

Érasme et Luther

Quand Luther publie ses thèses, il se produit immédiatement un malentendu. Un des facteurs en est peut-être que les premiers écrits de Luther ont été publiés par Jean Froben, et les malveillants y verront le signe d'une collusion. Mais le rapprochement ne vient pas seulement des malveillants. Voici ce qu'écrivit en 1518 à Érasme un de ses correspondants, Hollonius, un jeune étudiant qu'il avait recommandé à Jean Froben pour travailler à son édition du Nouveau Testament :

Froben t'envoie le livre de Luther, un théologien vraiment chrétien, mal vu de tous les théologiens, comédiens sombres ou plutôt superstitieux. Je ne puis dire combien il plaît aux studieux. Pour moi en tout cas, qui ne suis rien du tout, il m'a rendu l'esprit plus libre, alors qu'auparavant j'étais asservi à de minimes, futiles détails de cérémonies. Heureux sommes nous de vivre en un siècle où renaissent les Lettres et le Christianisme véritable grâce à tes leçons, à ton impulsion, à ta direction¹.

Cette réaction d'un proche d'Érasme, réaction d'enthousiasme où ce que dit Luther est perçu comme allant dans le droit fil de la pensée érasmiennne, permet de comprendre qu'il ait pu être présenté, *a fortiori* par ses adversaires, comme un inspireur, voire un complice, du mouvement réformateur.

Érasme n'a jamais rencontré Luther, et il connaît mal son œuvre. Il le dit à plusieurs reprises, et ce n'est pas seulement par précaution. Il y a une première raison, c'est que Luther publie beaucoup de ses œuvres, en particulier les plus polémiques, en allemand, et Érasme lit mal l'allemand.

Dans les premières années de la crise, Érasme voit dans les attaques contre Luther une manœuvre des ennemis de la rénovation, dont il est un des chefs de file, donc indirectement des attaques contre lui-même. En 1519, il écrit à Frédéric de Saxe, qui va devenir un des protecteurs de Luther :

À cette œuvre de haine, surtout en présence des femmes et du petit peuple, ces hommes habiles mêlaient un rappel des trois langues, de l'éloquence, de la littérature raffinée, comme si Luther trouvait là un appui ou si c'était de ces sources que naissent les hérétiques. [...] Combien il convient peu à la mansuétude théologique de se déchaîner sauvagement contre le nom et la réputation d'un homme honnête dont on n'a pas même lu le livre! et cela devant un petit peuple ignorant qui manque totalement de jugement, et d'autant plus que l'homme a proposé ses thèses à la discussion, qu'il s'est

(1) Lettre 904.

soumis au jugement de tous... Personne ne l'a averti, personne ne l'a enseigné, personne ne l'a réfuté. On se borne à hurler à l'hérétique, à pousser le peuple à force de clameurs à le lapider¹.

Érasme dénonce donc d'une part le caractère polémique et public de la dénonciation des idées de Luther, là où il faudrait un débat serein entre spécialistes, mais aussi la confusion que certains veulent établir pour, à travers Luther, abattre les humanistes, et tous ceux qui veulent mettre la connaissance des lettres au service de la foi et d'une meilleure connaissance de la Révélation.

La même année, il répond en ces termes à une lettre que lui avait adressée Luther :

Ta lettre m'a causé le plus grand plaisir : elle était marquée au coin de la finesse de l'esprit et du plus pur sens chrétien. Impossible, avec des mots, de raconter intégralement toutes les tragédies qu'ont suscitées ici tes livres. Jusqu'à présent, on n'a pas encore réussi à arracher de la tête de ces gens-là l'idée entièrement fausse que tes élucubrations² avaient été écrites sous ma dictée et que j'étais, ainsi qu'ils veulent m'appeler, le porte-drapeau de ce parti. C'est qu'ils croyaient y avoir découvert une excellente occasion d'abord d'accabler les bonnes lettres, – ils les poursuivent d'une haine à mort dans l'idée qu'elles vont attenter à la Majesté de la Théologie et celle-ci, à leurs yeux, revêt plus d'importance que le Christ lui-même – ensuite de m'écraser moi-même.

Et plus loin :

J'ai affirmé que je ne te connaissais pas du tout, que je n'avais pas encore lu tes livres³ et que donc je n'étais ni pour ni contre toi. [...] Que, de plus, ils veuillent sérieusement examiner la question : est-il expédient de porter devant un peuple composé de gens de tous sortes des thèses à réfuter plutôt dans des livres imprimés ou à discuter entre savants ? [...] Pour moi, aussi longtemps que je le pourrai, je resterai neutre, de manière à mieux servir la cause des bonnes lettres et de leur renouveau. Et j'ai l'impression qu'on progresse mieux par la réserve polie que par les éclats⁴.

Encore une fois Érasme développe la même position : ceux qui attaquent Luther sont ceux qui veulent détruire l'œuvre des Humanistes, à travers Luther, c'est Érasme lui-même qui est visé. Ensuite les débats théoriques doivent être menés dans le calme et la sérénité, et non devant le peuple. Enfin il ne faut pas faire de cette question de la réno-

(1) Lettre 939.

(2) *Lucubrations*, c'est-à-dire le fruit de tes veilles, tes travaux. Le mot n'est pas péjoratif ; bien au contraire, c'est le mot qui est employé par exemple pour désigner les œuvres des Pères de l'Église.

(3) Plus loin dans la même lettre, Érasme déclarera cependant avoir « lu avec délices » les *Commentaires sur les Psaumes*.

(4) Lettre 980.

vation un sujet de polémique. Le ton est plus vif dans une lettre écrite la même année à Albert de Brandebourg :

On pousse des cris contre Reuchlin parce qu'il est versé dans les langues, et contre Luther qu'ils croient doués pour nos lettres, quand il ne s'y est que frotté. *Luther a écrit bien des choses imprudentes plutôt qu'impies* [...] Jadis on tenait pour hérétique celui qui s'écartait des Évangiles, des articles de foi ou de ce qui jouissait d'une semblable autorité. Maintenant quelqu'un qui s'écarte de Thomas, on l'appelle hérétique ; bien plus s'il s'écarte d'un point de vue nouveau qu'un sophiste a commenté la veille dans son enseignement. Ce qui ne plaît pas, ce qu'on ne comprend pas, c'est une hérésie. *Savoir le grec est une hérésie*¹.

Constamment, du moins dans les premières années, Érasme développera les mêmes idées : il faut accepter la discussion :

Plus le nom d'hérétique est odieux à des oreilles chrétiennes, plus il faut éviter d'en flétrir qui que ce soit à la légère. *Toute erreur n'est pas aussitôt hérésie* ; n'est pas aussitôt hérétique toute proposition qui déplaît à l'un ou à l'autre².

il faut minimiser l'affaire, refuser de se laisser emporter par des polémiques qui portent sur des subtilités, sources de haines et de division, portant sur des choses incertaines et inaccessibles à la raison humaine, et de toute façon inessentiels pour le Salut. Rappelons la phrase de la lettre à Jean Slechta : « Peu nous importe comment cela s'est fait, l'essentiel est que cela se soit fait. »

Même après l'excommunication de Luther, Érasme répond au pape Adrien VI, qui l'avait sollicité, en conseillant la modération dans la condamnation, mais aussi l'examen par l'Église de ses propres vices :

J'en vois beaucoup qui trouvent bon d'opiner que ce mal guérira par la sévérité ; mais j'ai peur qu'un jour l'issue des événements ne montre que cela ne fut un avis mal avisé. Je prévois qu'il y a plus de risque que je ne voudrais que cela ne tourne en un affreux massacre. *Je ne discute pas, pour le moment, de ce que méritent les hérétiques, mais de ce qui importe à la tranquillité générale.*

La première [mesure] à prendre serait de reconnaître les sources d'où tant de fois ce mal jaillit de nouveau ; c'est à ses sources qu'il faut avant tout, appliquer le remède. Ensuite, à ceux qui se sont égarés sous l'effet d'une propagande ou d'une impulsion extérieure, il ne serait pas inutile d'offrir, une fois de plus l'impunité, ou plus exactement l'amnistie³.

On voit donc que, pour Érasme, si Luther est condamnable c'est surtout par ses excès, en somme par la méthode qu'il emploie pour avan-

(1) Lettre 1034.

(2) Lettre 939, à Frédéric de Saxe.

(3) Lettre 1353.

cer des idées qui méritent d'être discutées. Le véritable mal, ce ne sont pas les idées de Luther, c'est le désordre, la division dans la chrétienté ; et la source de ce désordre réside dans le refus de l'Église de se réformer.

La rupture

Les choses vont rapidement se gâter, et malheureusement Érasme sera, un peu à son corps défendant, un des éléments de la radicalisation des oppositions. En décembre 1524, il écrivait encore :

J'étais en désaccord avec lui sur beaucoup d'autres points [que le libre-arbitre], mais *je n'ai pas voulu que soit perdu par ma faute le bénéfice de la fermentation due à Luther. Il était un mal nécessaire*¹.

Mais à la suite de pressions, qui viennent des milieux religieux, mais aussi des princes, Henri VIII notamment, il écrit le *Débat sur le Libre Arbitre*, publié en septembre 1524. Érasme y réaffirme la position traditionnelle de l'Église : la toute puissance divine en même temps que la liberté de l'homme ; il y a là un mystère que la raison tenterait en vain de résoudre. Tout en continuant à prêcher la conciliation, en invitant l'Église à « tirer bénéfice de la fermentation due à Luther », il réaffirme clairement la doctrine : la négation de la liberté humaine conduit à une absurdité, à une définition de l'Homme inacceptable pour le Chrétien et pour l'Humaniste :

Par conséquent s'il est maintenant assez démontré que ce sujet est tel qu'il n'y a pas d'avantage pour la piété à l'approfondir au delà du nécessaire, surtout devant des profanes ; [...] s'il a été montré clairement à quelles absurdités on arrive une fois qu'on a radicalement fait disparaître le libre arbitre, s'il est devenu manifeste qu'en adoptant cette doctrine on ne perd rien de ce que Luther a soutenu de pieux et de chrétien sur la plus haute charité envers Dieu, sur le refus de se fier en nos mérites, nos œuvres et nos forces, sur le transfert de toute notre confiance en Dieu et en ses promesses, je voudrais que maintenant le lecteur examine s'il estime juste qu'après avoir condamné la doctrine de tant de docteurs de l'Église, unanimement approuvée par tant de siècles et de nations, on adopte des paradoxes à causes desquels aujourd'hui le monde chrétien est jeté dans le désordre².

Par la reconnaissance de la valeur de l'apport de Luther, la main est tendue aux partisans de la Réforme, mais la doctrine traditionnelle est clairement approuvée. Aux uns et aux autres, il est rappelé que l'essentiel est la concorde du peuple chrétien.

(1) Lettre 1522, à Stromer.

(2) Traduction de J. Chomar, p. 872.

Cette publication suscite immédiatement une réaction extrêmement violente de Luther, le *De Servo Arbitrio*, où le réformateur radicalise ses positions. Ainsi, alors qu'Érasme a été celui qui a voulu empêcher la rupture, il devient une des causes du durcissement des oppositions, jusqu'à un point de rupture irrémédiable.

Le désaccord entre Érasme et la Réforme devient de plus en plus clairement exprimé. D'abord, et c'est peut-être la divergence la plus profonde, la vision pessimiste de l'homme qui est celle de Luther ne peut s'accorder avec l'optimisme de l'humaniste. Ensuite Érasme ne peut accepter la division de la chrétienté, et le spectacle que donne la Réforme le détourne chaque jour un peu plus de ceux dont il a, dans les premiers temps, approuvé les intentions. C'est non seulement la rupture avec Rome, mais la division parmi les réformateurs eux-mêmes. Dans une lettre de 1527 à Martin Bucer, il dénonce « l'importance des discordes entre les dirigeants. Car, sans parler des prophètes et des anabaptistes, quelle amertume dans les livres par lesquels Zwingli, Luther et Osiander luttent entre eux !¹ ». Toute la lettre à Martin Bucer constitue ce qu'on peut déjà appeler un premier bilan de la Réforme du point de vue d'Érasme. Il ne peut accepter le désordre : quelles qu'aient été les erreurs de l'Église, « il fallait se garder de la sédition ». Ceux qui sont passés à la Réforme, vivent-ils mieux, sont-ils plus pieux, plus vertueux, plus pacifiques ?

Il [Luther] a trahi la cause de l'Évangile, il a dressé des princes, des évêques, des faux moines, des faux théologiens contre les gens de bien, il doublé l'esclavage, déjà intolérable, voilà vraiment ce qui me déchire l'esprit. Et je crois voir ce siècle sanglant et sanguinaire, si le parti de la colère souffle toujours de la même façon. Tu diras qu'il n'est pas de foule à laquelle ne se mêlent des méchants. En tout cas il appartenait aux chefs de veiller avant tout sur les mœurs et de ne pas même adresser la parole aux menteurs, aux parjures, aux ivrognes, aux débauchés. Mais il en a été tout autrement, me dit-on, et je le vois presque sous mes yeux. Si le mari avait trouvé une femme plus soumise, le maître un disciple plus obéissant, le magistrat un citoyen plus docile, l'entrepreneur une main d'œuvre plus loyale, l'acheteur un vendeur moins trompeur, c'eût été une haute recommandation pour l'Évangile. Mais les mœurs de certains font que même ceux qui avaient d'abord favorisé cette entreprise par amour de la piété et haine du pharisaïsme, s'en détournent aujourd'hui ; et les princes voyant émerger un peuple hors la loi formé de vagabonds, de déserteurs de banqueroutiers, de gueux, de misérables, et de presque toute la boue, le prennent en haine, même ceux qui avaient mis leur espoir en vous au début².

(1) Lettre 1901. Martin Bucer, ancien dominicain, était l'un des chefs de la Réforme à Strasbourg.

(2) Id.

L'idéal d'ordre social qui transparaît dans ce texte peut nous sembler bien conservateur. Érasme n'a jamais conçu qu'on pût remettre en cause les hiérarchies sociales ou politiques. Sa volonté de changement s'applique au domaine religieux¹ ; dans le domaine social, il se contente, et c'est la plus pure tradition chrétienne, de demander que l'ordre s'exerce selon la justice. Ici, il constate le désordre, mais demande s'il y a plus de moralité ou moins d'injustice.

Une autre lettre, encore plus polémique, développe le thème le plus cher à Érasme, l'étude des belles lettres. Il y décrit ainsi les communautés réformées :

On n'y fait que danser, boire et forniquer. On n'y enseigne rien, on n'y apprend rien. Partout où ils sont, toutes les sciences qui honorent l'homme se meurent, avec la piété².

On peut conclure sur un dernier point qui permet de comprendre qu'il ne puisse pas y avoir de rencontre entre Érasme et Luther. Il n'y a pas de tempéraments plus opposés : Érasme cherche toujours à mesurer ses paroles, Luther affirme, parle en tribun et en prophète. Mais surtout, comme l'a bien montré Lucien Febvre³, ils ne mènent pas le même combat. Luther apparaît immédiatement comme le chef d'un peuple, « le père de la patrie allemande » comme le nomme Ulrich von Hutten. Luther parle allemand, Érasme parle latin. Certes le message de Luther s'adresse à l'humanité toute entière, mais comme il veut et qu'il sait parler au peuple et qu'il lui parle dans sa langue, ses paroles ont d'abord une résonance dans le peuple allemand au moment où s'éveille l'idée de nationalité. Érasme y voyait le ferment des tragédies à venir, et il a toujours voulu que le débat soit mené sereinement entre « savants » Lorsque Lucien Febvre écrit que « la patrie d'Érasme s'appelait la chrétienté savante », c'est à la fois saluer son universalisme, du moins son « européenisme⁴ », mais c'est aussi souligner combien son appartenance, et son rayonnement, se réduisent à ce monde des lettrés.

CONCLUSION

Les années 1520 verront changer le visage de l'Europe. Érasme a souhaité ces changements. On peut dire qu'ils ont été inspirés par sa

(1) Soulignons la très grande audace, disons même la très grande modernité, des positions d'Érasme sur toutes les questions qui concernent la discipline, le divorce, le mariage des prêtres etc. Plus que par la tolérance, sa position est motivée par la « charité » : ne pas maintenir des règles qui parce qu'elles sont inapplicables conduisent à vivre dans le péché.

(2) Lettre 1887. Mais le texte est suspect, la lettre n'a pas de destinataire identifié, peut-être s'agit-il d'un texte de circonstance.

(3) Lucien Febvre, *Un destin : Martin Luther*, P.U.F., spécialement pp. 81, sqq.

(4) Ainsi, en 1512, dans une lettre à Zwingli, qui lui proposait la citoyenneté de Zurich : « Je désire être citoyen du monde, l'ami de tous, ou plutôt leur hôte. Dieu veuille que je sois admis dans la cité céleste », lettre 1314.

pensée d'Érasme, mais ces changements s'effectuent dans une direction toute différente de ce qu'il avait espéré. Là où il voulait le retour à la simplicité de la foi selon l'Évangile, fondement de ce qu'il appelle « la philosophie du Christ », il voit les oppositions aboutir à des définitions dogmatiques antagonistes. Lui pour qui la nécessaire rénovation de l'Église était le moyen d'assurer la fin des querelles, des sécessions et des divisions, il voit le débat dégénérer en polémiques, bientôt en guerres, et en guerres particulièrement sanglantes. En 1513, il saluait en l'élection de Léon X, succédant au belliqueux Jules II, le signe de l'« avènement d'un siècle d'or », mais dix ans plus tard, il écrit, en 1523, à son successeur Adrien VI : « Ma vieillesse est tombée en ce siècle comme un rat dans la poix. »

Malgré cette amertume, il reste fidèle à ce qu'il dit depuis le début. Il continue de défendre la « philosophie du Christ », c'est-à-dire une religion simple, accessible à tous, même aux plus humbles, aux plus ignorants, une religion fondée sur la foi, la charité, la piété intérieure, tenant pour inessentiels, sinon négligeables, les débats dogmatiques :

Je ne suis pas du tout d'accord avec ceux qui voudraient empêcher la Sainte Ecriture d'être lue par les ignorants et traduite en langues vulgaires, comme si le Christ avait enseigné des choses tellement compliquées qu'à peine un quarteron de théologiens le puissent comprendre, ou comme si la religion chrétienne n'avait d'autre rempart que l'ignorance¹.

Faut-il imaginer un Érasme abandonnant sa raison au mythe d'un monde pacifié, puisant dans un lien toujours renouvelé avec les civilisations antiques, celles des Classiques et des Pères, la possibilité d'espérer encore l'unité de l'Église du Christ, où l'on discute librement, où l'on se querelle, ou l'on s'oppose violemment peut-être, mais où on ne rompt pas, en un monde où finit par l'emporter la « raison », le bon sens, l'évidence de la nécessité de vivre ensemble. Il y a là certes beaucoup de naïveté. Mais comme Érasme reconnaît son « inutilité », son incapacité à empêcher les divisions et les guerres, il revendique sa naïveté :

Si quelqu'un protestait en disant que ces choses là sont un peu simplistes et naïves, je ne lui répondrais rien d'autre que : ces idées simples et naïves c'est cela surtout que la Christ a enseigné, que les Apôtres inculquent, ces choses aussi naïves qu'on voudra nous ont produit tant d'authentiques chrétiens, tant d'essaims de martyrs exceptionnels².

Voilà pour l'immédiat. Non seulement Érasme n'empêchera pas la division de l'Église, non seulement le concile de Trente sera très anti-érasmien, mais l'œuvre d'Érasme sera, en 1559, condamnée, dès le pre-

(1) *Paraclesis*, traduction J. Chomarat, p. 450.

(2) *Paraclesis*, id., p. 452.

mier Index : *damnatus primae classis*. Mais aujourd'hui, après près de cinq siècles, cette parole d'Érasme, dans un siècle de feu, continue d'être perceptible portant les questions toujours vivantes qu'une conscience éclairée et libre peut et doit, continuer de poser aux Églises comme institutions, aux Princes, au monde comme il va.

Paul Jacopin
Lycée Chateaubriand